

“ L'Ami-des-Lois ”

Scorssery, de Dunkerque, s'enorgueillissait de son nom. Il y voyait comme un air de parenté avec *corsaire*, et prétendait qu'il n'était pas étranger au choix qu'il avait de son aventureuse carrière, non plus qu'il n'avait cessé de le protéger dans l'accomplissement de sa glorieuse destinée.

Confiant dans son étoile, et donc en son nom, Scorssery avait frété un navire de course, qu'il avait appelé l'*Ami-des-Lois*.

Le début de la campagne de ce navire fut des plus heureux, et, malgré son titre solennel, de joyeux ébats saluèrent à son bord ses prises répétées. Elles se succédèrent si rapidement, qu'un punch, allumé sur son gaillard d'avant, pour célébrer la première, brûla pour éclairer la seconde, et servit encore pour faire honneur à la troisième. Quand Scorssery rentra à Dunkerque, au petit jour, sa flotte était comme embrasée de flammes bleues qui se reflétaient en d'étranges lueurs dans sa mâture et dans sa voilure. On eût dit des faux follets courant sur les flots.

Les punchs de Scorssery demeurèrent célèbres à Dunkerque. Il ne rentrait jamais au port sans s'annoncer par ses fanaux d'un nouveau genre, et ses compatriotes, accourant à ce signal, emplissaient, en l'honneur de la victoire nouvelle, leur verre à l'énorme chaudière que le maître-coq tenait à leur intention convenablement *arrimée et parée*.

Mais ces punchs n'eurent qu'un temps. Aux navires de commerce chargés d'avoine, de graine de navette ou de bière forte, succéda la marine de l'État, et alors la partie se corsa. Les flammes bleues firent place aux flammes rouges. Ce fut le combat superbe, où Scorssery se couvrit de gloire.

L'*Ami-des-Lois* était depuis plusieurs jours en croisière lorsqu'il se trouva soudainement en vue d'un brick anglais qui, fort de ses deux respectables rangées de canons, étalait avec orgueil ses couleurs nationales. Il voguait solennellement et paraissait point prendre attention au petit navire français qui était pour lui seigneur de trop peu d'importance.

Celui-ci se froissa de cette impertinente attitude. Si l'Anglais avait fait mine de lui donner la chasse, il eût, à cause de sa disproportion avec lui, mis toutes ses voiles dehors pour lui échapper, et la chose lui était facile, car il était bon marcheur. Au lieu de cela, son équipage réclama le combat. Scorssery lui représenta que c'était tenter le diable que de s'engager en pareille aventure. Mais ses remontrances furent vaines. Aussi bien, il n'insista que faiblement.

— Vous voulez vous battre ? dit-il froidement.

— Oui ! oui ! répondaient d'une seule voix tous ceux qui l'entouraient.

— C'est bien, camarades ; je savais que vous n'étiez pas gens à reculer devant un bon coup de peigne. A la besogne, donc, et servez chaudement ! ”

Il prend lui-même la barre de son navire et le dirige par le tribord du brick. Celui-ci, surpris, fait tonner son artillerie. Les boulets balayent le pont de l'*Ami-des-Lois* et déchirent sa voilure, puis le crépitements de la fusillade se joint à la grosse voix du canon. Bientôt les deux bâtiments, très rapprochés, sont enveloppés de fumée. Ils ne se voient plus et se foudroient au jugé. A un moment, Scorssery fait cesser le feu, afin de juger de l'état où est l'ennemi. L'Anglais en fait autant. Quand le nuage s'est dissipé, les deux adversaires sont côte à côte. Alors, on peut se rendre compte des deux côtés des forces dont on dispose. A bord du corsaire, des marins, — 25 en tout ! Sur le brick, symétriquement alignés derrière les bastingages, une longue rangée de soldats en habit rouge, dont les armes reluisent au soleil.

A cette vue, un moment d'hésitation se produisit à bord de l'*Ami-des-Lois*.

— Eh quoi ! s'écria Scorssery, vous vous plaignez de ce que la mariée est trop belle ! Au grand mâts, le pavillon rouge d'abordage ! Et toi, l'Anglais, amène pour l'*Ami-des-Lois*.”

Une décharge de mitraille répond à cette sommation. Le corsaire riposte de toute sa batterie. Il jette ses grappins dans les cordages du navire ennemi, et tandis que les hommes de Scorssery, aux visages noircis par la poudre et striés par le sang, se précipitent à l'assaut, des gabiers, juchés dans la mâture, jettent des grenades sur le pont des Anglais, qui devient promptement intenable pour eux. La plus grande confusion se met dans leurs rangs, ils se réfugient sur le gaillard d'avant et sur le gaillard d'arrière. Mais les projectiles les y poursuivirent, les y déciment. Quand ils veulent faire usage de leurs armes, il s'entre-tuent. Ils veulent charger, mais ils tombent sous les coups de hache qui s'abattent sur leurs têtes, fendent les crânes, font jaillir les cervelles.

C'est à bord un infernal tumulte, auquel se mêlent les imprécations et les cris de douleur. On se croirait en enfer, parmi les damnés. Finalement, l'épouvante saisit les Anglais, et, après quelques minutes d'une résistance désespérée, d'une lutte acharnée, Scorssery

et ses vingt-cinq compagnons sont maîtres du brick.

Superbe victoire ! Nos corsaires n'en pouvaient croire leurs yeux. L'Anglais avait à bord 105 hommes commandés par trois officiers de troupes royales, non compris son équipage qui était nombreux et aguerri. On était dans la Manche. Dieppe se trouvait le port le plus voisin. L'*Ami-des-Lois* y conduisit sa prise.

Quand la nouvelle du fait d'armes de Scorssery fut apportée dans cette ville par les premières barques rentrant à la marée, la population fut prise d'une grande curiosité et se porta en foule au-devant des arrivants. Elle traitait de fable le récit qui lui avait été fait. Assurément, on était habitué en ce temps-là aux aventures extraordinaires des gens de mer, mais celle-là dépassait tellement tout ce qu'on avait vu que nul n'y pouvait croire.

Il fallut bien se rendre à l'évidence lorsque les deux navires mutilés firent leur entrée dans le port, et surtout lorsque l'on vit les corsaires, en si petit nombre, faire défilé devant eux la quantité considérable de leurs prisonniers.

Alors, les exclamations éclatèrent de toutes parts. Les Dieppois firent à leurs frères dunkerquois une ovation sans pareille. Des fêtes brillantes furent organisées pour célébrer leur victoire. Mais Scorssery n'était pas homme à s'attarder dans les délices de la vieille cité normande. La prise d'un navire de guerre lui faisait sans doute beaucoup d'honneur, mais le moindre grain d'avoine ou de navette faisait encore mieux son affaire. Il donc la mer, et d'heureuses expéditions ne tardèrent pas à remplir son oscarcolle.

JACQUES PETEN.

L'Effigie

On entendait autrefois par *effigie* la reproduction en cire de la figure d'un roi, d'un prince du sang après leur mort ou d'un criminel resté introuvable. Ce rapprochement s'explique par deux étranges coutumes.

Tout d'abord, un coupable en fuite, condamné par contumace, était exécuté par effigie, c'est-à-dire que son image était conduite sur le lieu du supplice avec tout le cérémonial ordinaire, et y subissait la sentence prononcée contre celui que la justice ne pouvait atteindre.

Ce premier emploi de l'effigie était donc une marque de flétrissure, d'ignominie. Le second, au contraire, constituait un honneur suprême, une dernière preuve de respect à l'égard d'un roi ou d'un membre de la famille royale, après leur mort. Dès que le malade avait rendu le dernier soupir on faisait son effigie en cire, puis le corps était porté sur un lit de parade pour y être exposé aux yeux du public, deux, trois et quelquefois même cinq jours durant, après lesquels, la mise en bière affectuée, le rôle de l'effigie commençait.

Elle était revêtue des propres vêtements du mort et demourait pendant un certain temps exposé sur lit de parade, où chacun pouvait venir contempler ses traits. S'agissait-il d'un roi ou d'une reine, l'effigie avait couronne en tête, sceptre à une main, et main de justice à l'autre. Autour de ce lit, les officiers de tous grades continuaient leur service comme du vivant de leur maître, et cela pendant plusieurs semaines.

En 1514, Anne de Bretagne mourut, et on peut lire dans le récit de ses funérailles que “ sur le drap d'or estoit une sainte et remembrance, faicte près du vif après la face de la dicte dame, où avoit besogué Jehan de Paris :

C'est cette exposition d'apparat, d'après un manuscrit du temps, que représente notre gravure.

D'après Bassompierre, les choses ne se passeront pas autrement à la mort de Henri IV. “ Le corps du roi, écrit-il, fut porté en la grand'salle de parade, où de l'effigie, laquelle fut servie, comme si le roi eust vescu. Nous la vinmes garder... ce qui dura plus de trois semaines, au bout desquelles l'effigie fut ostée.”

Le *Mercur*e d'oct 1683 assigne une date précise à l'abandon de ces honneurs funèbres lorsqu'il informe ses lecteurs que Marie-Thérèse d'Autriche n'eut pas son effigie

N. NIQUÉ

TEMPÉRANCE ET GOURMANDISE

Le célèbre cuisinier Antonia Carême raconte ceci au cours d'un de ses classiques traités professionnels : “ Le prince régent d'Angleterre, au service duquel je fus pendant plusieurs années, me disait un jour : Carême, mon ami, vous me forez mourir d'indigestion. J'ai envie de tout ce que vous me présentez. C'est trop de tentations en vérité.

— Monseigneur, lui répondis-je, mon devoir est de provoquer autant que possible votre appétit par la variété de mon service, mais il ne m'appartient pas de le régler. Le prince sourit en me disant que j'avais raison, que c'était affaire à lui de veiller sur ses instincts de gourmandise. Et je continuai à lui faire faire bonne chère.